

LA DÉFENSE
DES DROITS
DE L'HOMME

Un homme seul dans la nuit - La mort de Boris Nemtsov

Arthur d'Anethan

Barreau de Bruxelles - Belgique

Le 25 février 1917, les rues de Saint-Pétersbourg s'embrasent. Dans l'improvisation et la spontanéité la plus totale, le peuple russe, accablé par la faim, le désespoir et les défaites, brise en quelques jours des chaînes que l'on croyait indestructibles. Une aube nouvelle se lève sur la Russie, qui se proclame, dans un mélange touchant de foi, d'idéalisme et de naïveté « le pays le plus libre du monde ».

Près d'un siècle plus tard, le 25 février 2015, le soleil s'est couché sur Moscou quand Boris Nemtsov rentre chez lui. Fidèle à ses habitudes, lui qui a tant de fois arpenté les artères de Moscou à la tête de manifestations contestataires, Nemtsov rentre à pied plutôt que de héler un taxi.

Sous l'ombre immense et rouge du Kremlin, il remonte le Bolchoï Kammeny, ce grand pont de pierre qui enjambe la Moskova. Soudain, un coup de feu éclate : Nemtsov, frappé dans le dos, s'écroule. Instinctivement, il tente de se relever et de faire face à son agresseur : il retombe à terre, touché encore.

Il meurt ainsi, sur la pierre nue dans la nuit moscovite : Boris Nemtsov, jeune prodige de l'ère Eltsine devenu un opposant obstiné et inaudible au régime de Poutine, voix solitaire et éternellement vaincue dans la nuit épaisse qui est tombée comme une chape de plomb sur la Fédération de Russie ; Boris Nemtsov, forcené de la liberté qui ne craint ni l'impopularité, ni l'opprobre, ni la solitude, comme lorsqu'il s'oppose à la guerre dans le Donbass, ou lorsque, seul parmi des opposants hésitants, il condamne l'annexion de la Crimée et soutient la révolution ukrainienne.

Comme Paul Klebnikov en 2004, comme Anna Politkovskaïa en 2006, comme Natalia Estemirova en 2009, Boris Nemtsov meurt assassiné par des sicaires liés à Ramzan Kadyrov, l'omnipotent satrape de Tchétchénie, le chien fou à qui le Kremlin a donné carte blanche dans la république caucasienne, en échange d'une paix du désert établie à coup de menaces, d'enlèvements et d'exécutions.

Que Boris Nemtsov ait été assassiné sur ordre direct du Kremlin, ou par un excès de zèle du tyranneau tchéchène, cela importe peu : il tombe victime d'un régime qui a fait de la violation des droits et des libertés un instrument de gouvernement, et qui encourage l'assassinat politique comme outil de pacification sociale.

À lire la Constitution, pourtant, l'État russe fait grand cas de la vie et de la liberté de ses citoyens. Ne déclare-t-elle pas, dès son article 2, que « l'homme, ses droits et ses libertés, constituent la valeur suprême » ? Ne confirme-t-elle pas la jouissance de tous les droits et libertés « universellement reconnus », en ce compris la liberté de pensée et d'expression (article 29), le droit de se rassembler (article 31), le pluralisme idéologique et politique (article 13) et, enfin, le droit à la vie (article 20) ?

Mais qu'est-ce encore qu'une constitution, quand c'est l'État lui-même qui commandite, quand c'est l'État lui-même qui assassine ? Quelle protection offre-t-elle, face à un régime qui considère la terreur comme un instrument de gouvernement, au même titre que la corruption, la propagande et la manipulation de l'information ? La vérité, c'est que toutes nos déclarations, toutes nos constitutions, ne sont plus que des villages Potemkine de papier, quand l'État qui doit les appliquer les viole dans l'indifférence générale.

Le meurtre de Nemtsov, comme celui de tant d'autres opposants, journalistes, avocats, militants des droits de l'homme, relève sans conteste d'un terrorisme diffus employé, ou à tout le moins toléré, par le régime de Vladimir Poutine, et dont l'objectif est de faire taire toute voix dissidente.

Face à la mort de Boris Nemtsov, c'est d'abord la stupeur, puis l'étonnement : pourquoi, pourquoi prendre la peine d'assassiner cet éternel vaincu, ce « has been » démocrate condamné à l'échec ? Était-ce bien nécessaire ?

Nemtsov n'était pas une menace. Aux grandes manifestations de 2011 avaient succédé des meetings clairsemés et invisibles. Le rayonnement de son parti, qui peinait à dépasser le pourcent de voix, était négligeable. Qui plus est, les positions pacifistes de Boris Nemtsov faisaient de lui un

homme isolé dans le climat de ferveur patriotique qui enfèvre la Russie depuis l'annexion de la Crimée.

Alors, qu'était Nemtsov au moment de sa mort ? Loin, si loin était le temps du vice-Premier ministre prometteur, du protégé de Boris Eltsine, du jeune prodige de Nijni-Novgorod ! À l'heure de sa mort, Boris Nemtsov n'est plus qu'un homme seul qui marche dans la nuit. Un homme en colère contre un régime criminel, un homme qui marche dans la direction qu'il s'est choisie, sans peur sous les murailles du Kremlin, sans crainte sous le regard du pouvoir remparé en ses citadelles, indifférent à la puissance sans bornes du régime, imperméable à ses pressions et à ses menaces, porteur dérisoire d'une vérité qu'il refuse de taire.

Et même cela, même cette unique silhouette solitaire dans la nuit, les sicaires du régime ne pouvaient le tolérer. Dans une Russie toujours plus cadennassée, toujours plus verrouillée, Nemtsov apparaissait comme une anomalie, le reliquat d'un âge où, malgré les coups, malgré la prison, on pouvait encore hurler sa dissidence à plein poumons. Désormais, c'est terminé.

Le meurtre de Nemtsov constitue la face la plus violente d'un régime basé sur la violation, discrète, subtile, mais systématique, des droits garantis aux citoyens russes. Pour un Sergueï Magnitski qu'on laisse mourir de froid dans sa prison, ce sont des dizaines d'autres avocats, entrepreneurs, indépendants, que l'on prive de la liberté d'entreprendre ou de pratiquer leur profession, parce qu'ils ont eu le malheur de s'opposer à des oligarques proches de l'État. Pour une Anna Politkovskaïa que l'on assassine, ce sont des dizaines de journalistes, blogueurs, universitaires, que l'on assaille de mille et une tracasseries dès que leur voix se fait critique. Ce sont des petits propriétaires qui se voient expropriés au profit de promoteurs immobiliers sans scrupule. Ce sont des entrepreneurs sommés de vendre leur affaire pour un prix dérisoire. Ce sont des procès douteux montés de toutes pièces. Ce sont des manifestations pacifiques, interdites et écrasées à coup de matraque et de gaz lacrymogènes. De tous les droits qui sont garantis par la Constitution de la Fédération de Russie, la quasi-totalité sont régulièrement, calmement violés, ici et là en Russie, à Moscou comme en province, sans que le gouvernement semble capable, ni même désireux, de mettre fin à ces abus.

En laissant les barbouzes de Kadyrov assassiner Boris Nemtsov au cœur de Moscou, le régime poutinien fait à son peuple l'aveu clair de cette trahison routinière des droits de l'homme. La mort de Nemtsov, c'est un message en lettres de sang adressé à chaque Russe qui oserait encore se lever pour réclamer que l'État respecte les règles qu'il a lui-même édictées. La mort de Nemtsov, c'est la preuve du cynisme d'un régime qui, sous ses apparences impériales, demeure assis sur la corruption, l'insécurité et la violation des droits de l'homme, une violation discrète ou flagrante, anodine ou mortelle.

Observant la mort de Nemtsov à distance, perchés tout en haut de notre promontoire occidental, rengorgés dans la certitude de nos droits, de nos libertés, de notre confort, remparés dans notre péninsule de prospérité que nous croyons immuable, il est tentant de céder à la fatalité, et d'abandonner la Russie à son destin, qui serait, sans doute, de basculer pour toute l'éternité d'un despotisme à un autre.

Si nous cédon à cette indifférence, Boris Nemtsov – comme Anna Politkovskaïa, comme tant d'autres – disparaîtra dans la nuit, marcheur solitaire, enseveli dans l'oubli, une étincelle fugitive sur nos écrans, à peine entrevue aussitôt oubliée, digérée, évacuée au profit d'autres actualités, d'autres faits, d'autres scandales, d'autres morts, toujours plus étouffées, assourdies comme le coup de feu d'un pistolet silencieux au-dessus de la Moskova, englouties dans les limbes où nous confinons nos frères les Russes, qui nous sont si étrangers, et pourtant, si proches.

Mais le combat pour la liberté ignore la fatalité, il se moque du sens de l'histoire, il se gausse des sages qui préconisent le renoncement : sa mémoire est riche de sursauts inespérés, de batailles impossibles, d'hommes et de femmes qui disent « non ! », de longs et sombres tunnels parcourus à la lumière fragile d'une bougie vacillante dans l'attente, non, dans l'espoir d'une aube improbable et lumineuse. Cette flamme que Boris Nemtsov tenait dans la nuit, d'autres la relèveront, encore et encore, contre toute logique, contre tout bon sens : à nous de les soutenir dans leur folie, dans leur folle audace, dans la peur, oui, mais aussi dans la colère, dans le rire et dans la vie, afin qu'un jour, cent ans après les journées de février 1917, la Russie soit, peut-être, le pays plus libre du monde.